

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 19 (1951)
Heft: 3

Nachruf: André Gide
Autor: Savary, Léon / C.W.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

André Gide †

André Gide est mort le soir du 19 février, à Paris; un homme d'élite, un esprit extraordinaire, droit et sincère, vient de disparaître. Le monde littéraire s'incline devant le grand mort... nous pleurons l'ami courageux et sincère, qui a tant lutté pour notre cause.

Nous publions ci-après une sélection d'articles, parus dans la presse suisse et française, rédigés par des auteurs de premier rang. Nous espérons que ces articles sont susceptibles d'intéresser nos lecteurs; ils réunissent, mieux que nous saurions le faire, les traits caractéristiques de la personnalité de Gide et de son oeuvre merveilleux. C. W.

Mort d'André Gide

(paru dans «La Suisse» du 20 février 1951.)

Paris, 20 (United Press) — *M. André Gide, qui souffrait, depuis quelques jours, de complications pulmonaires, est décédé.*

Un bulletin de santé, publié dimanche, précisait: «Nuit calme. Conditions stationnaires. Le patient reste très faible.» Dans la nuit de lundi, un nouveau bulletin indiquait que l'état du malade n'avait pas changé.

Les derniers instants

Paris, 20 (AFP.) — C'est à 21 h. 20 qu'est mort André Gide. L'écrivain, qui souffrait d'une affection pulmonaire, avait cessé, depuis quelques heures déjà, de communiquer avec son entourage et n'avait pas repris connaissance lorsqu'il s'est éteint.

Ses parents et les amis intimes qui le veillaient ont déclaré qu'il avait rendu le dernier souffle avec une apparence de calme et de grande sérénité.

* * *

André Gide était né à Paris le 22 novembre 1869. Ses parents étaient protestants; son père, le juriconsulte Paul Gide, le destinait à la diplomatie. A la mort de son père, en 1880, il refusa de retourner à l'École Alsacienne, rebuté par la discipline et par une pédagogie qu'il n'admettait pas.

En 1891, il publia, sans nom d'auteur, son premier ouvrage, les cahiers d'André Walter et en 1892, les Poésies d'André Walter. Ces ouvrages furent immédiatement remarqués par Maeterlinck, Henri de Régnier et Mallarmé. Citons encore le *Traité de Narcisse* (1891), la *Tentative amoureuse* (1893). Il resta deux ans en Tunisie. Puis il fit la connaissance d'Oscar Wilde et écrivit *Les nourritures terrestres* qu'il complétera en 1935 par *Les nouvelles nourritures terrestres*.

En 1895, il rentre en France et épouse une de ses cousines qui aura une profonde influence sur sa vie et son oeuvre. La même année, il écrit *Paludes*.

Il publie *L'immoraliste* en 1902, après avoir donné notamment *Prométhée mal enchaîné*, *Voyages d'Urien*, *Lettres à Angèle*, etc.

Il passa plusieurs années à visiter l'Europe centrale et fit la critique littéraire au *Mercur* de France. Il publia *Prétexes* (en 1903), *La porte étroite* (1909), *Le retour de l'enfant prodigue*, *Isabelle*, *Corydon* (1911), *Souvenir de la cour d'assises* (1913), *Les caves du Vatican* (1914), *fantaisies humoristiques*, *La symphonie pastorale*, *Si le grain ne meurt*, sou-

venirs ou confessions (1921), Incidences (1919), Les faux monnayeurs (1925), roman-confession, Voyage au Congo (1928), Retour du Tchad, L'école des femmes.

André Gide se rallie au communisme en 1932, puis il se rend en URSS où il se rend compte que les résultats ne concordent pas avec ses conceptions de la vie sociale et de la liberté individuelle. Il rentre en France, quitte le parti communiste et publie Retour d'URSS, qui soulève de nombreuses critiques de la part de ses anciens amis politiques. Il riposte par Retouches au retour d'URSS.

Peu avant la dernière guerre il perd sa femme et cesse de travailler pendant deux ans. Il collabore de nouveau, par la suite, à des journaux littéraires. En 1942, il repart pour la Tunisie, occupée peu après par les Allemands.

Il a succédé à Anatole France à l'Académie royale de littérature de Londres. Il écrit encore Thésée.

A part ses Essais sur Montaigne et son Journal 1929—1932, on doit à André Gide des études remarquables sur Dostoïevsky, O. Wilde, Ch.-L. Philippe des traductions de Shakespeare, Conrad, Withman, R. Tagore, W. Blake, des œuvres dramatiques: Philoctète, Candaule, Saül.

C'est à Neuchâtel, en novembre 1947, qu'André Gide apprit qu'il venait de recevoir le prix Nobel de littérature.

* * *

Après être resté assez longtemps peu connu, André Gide acquit lentement une très vaste notoriété. Il la dut surtout aux Nourritures terrestres, où l'auteur exalte toutes les tentations; à L'immoraliste, qui le montre affranchi de toute entrave autre que son bon plaisir; à la Porte étroite qui fut très lue dans les milieux protestants; à Si le grain ne meurt et à Corydon, récit de ses expériences sexuelles si particulières.

André Gide personnifiait donc bien l'avidité curieuse de notre époque pour tout ce qui touche à l'homme. Il fut aussi, longtemps, le champion de l'anticonformisme. Son voyage à Moscou, la sympathie qu'il éprouva d'abord pour le communisme et le régime soviétique, puis sa volte-face eurent beaucoup de retentissement.

Son Journal, enfin, eut de très nombreux admirateurs.

C'est surtout un artiste aux mille facettes, instable mais aigu, dont la prose avait une tenue tout à fait classique, qui disparaît.

En Suisse, André Gide fit un long séjour de convalescence, il y a deux ou trois ans, chez sa fille, qui habite Neuchâtel. Ce grand écrivain disparaît au moment où l'on joue à la Comédie Française une adaptation des Caves du Vatican, représentations dont il s'occupa activement.

Quelles que soient les réserves d'ordre moral qu'on puisse faire sur l'œuvre d'André Gide, celui-ci n'en reste pas moins l'un des écrivains les plus représentatifs et les plus marquants de ce demi-siècle.

La pensée et l'influence d'André Gide

(paru dans «La Tribune de Genève du 20 février 1951)

La mort d'André Gide est plus qu'un deuil pour les lettres; c'est la fin d'une époque, c'est un cycle terminé. Et il est caractéristique qu'elle survienne peu de semaines après la fin du demi-siècle: il y a là comme un symbole.

Un grand écrivain est mort. Mais nous sentons tous qu'il ne s'agit pas de cela seulement. L'influence de Gide, en effet, ne fut pas uniquement, ni même principalement littéraire. Elle fut morale aussi, et surtout. Elle dépassait, et de beaucoup, celle d'un homme de talent qui raconte des histoires; elle engageait l'être entier; elle atteignait le lecteur — souvent devenu disciple — dans le tréfonds de son âme. Celui qui vient de quitter cette terre, où il a connu de si singulières aventures, n'était pas un écrivain pareil aux autres. C'était un vrai maître, dont la pensée, ductile, variable en apparence, mais douée d'une continuité plus réelle qu'on ne l'a voulu dire, agit puissamment, quoique avec une sorte de douceur feutrée, sur les esprits et les sensibilités. Je ne vois, parmi les contemporains, qu'Anatole France et Barrès qui aient exercé un comparable empire, — dans des sens bien différents, du reste. Il y a une doctrine francienne: le scepticisme hédoniste; il y a une doctrine barrésienne: le nationalisme, aboutissement du culte du moi par ses racines; il y a une doctrine gidienne; mais sitôt que l'on a écrit ces mots, on voit combien il est difficile de la définir.

Elle est d'abord une révolte. Révolte contre la famille, contre la société, contre Dieu. Ce bourgeois, fils d'un protestant cévenol et d'une Normande convertie au protestantisme, s'est insurgé contre tout ce qui était révérend autour de lui. Son cri: «Familles, je vous hais» est parti des profondeurs de l'être. Il abhorrait, dans la famille, le cadre social, la défense des intérêts de la tribu, l'institution légalisée, bénie, tout ce qu'on trouve analysé, par exemple, dans les remarquables romans de Philippe Hériat. Il reportait cette même aversion sur la société, dont la famille est la cellule: c'était un individualiste impénitent; disons-le tout net, un anarchiste, — sans rien de ce que le terme implique parfois de violence extérieure. Même phénomène à l'égard de la religion. Gide ne fut pas athée, il fut essentiellement désobéissant. Il pouvait admirer l'Évangile jusqu'aux larmes, il ne pouvait pas accomplir ses préceptes. La poésie du Sermon sur la Montagne l'émouvait, comme aussi celles des prophètes; la loi lui était odieuse. Il est de mauvais soldats qui ne sont pas antimilitaristes: Gide en était un devant Dieu.

Et c'est ici qu'on mesure l'incompréhension de ceux qui voulaient à toute force, il y a trente ou quarante ans, amener Gide au catholicisme. Il fallait la naïveté qui se mêle à la ruse paysanne et à la rusticité d'esprit d'un Paul Claudel pour imaginer cette extravagance. Voyez-vous l'auteur des Nourritures terrestres s'inclinant devant les décisions pontificales, renonçant à une opinion parce qu'elle est condamnée par le Saint-Office, cherchant dans les formules thomistes l'expression de sa foi? Il existe, à vrai dire, — on le sait bien! — des catholiques dont la foi est mince, ou nulle, et qui se plaisent néanmoins dans l'Église romaine à raison de ce qu'elle représente comme climat spirituel, comme tradition, et par ses rites. Ce sont les modernes saducéens. Mais rien, en fait de position religieuse, n'eût été plus éloigné de Gide. Il n'aimait pas la somptuosité du culte, ni même l'art ecclésial, absent de son œuvre. La tradition, il ne s'en souciait guère et s'en méfiait. C'est vers la fin de sa vie seulement qu'il prit contact avec saint Augustin; et l'on ne voit pas que cette lecture, qu'il jugeait passionnante, lui ait apporté quoi que ce soit de positif. Toute hiérarchie provoquait en lui une réaction d'éloignement. Du

reste, être catholique sans adhésion complète lui eût été impossible. Et cela nous conduit à un autre point: la sincérité.

La sincérité fut le ressort de cette âme anxieuse, désireuse de savoir et de s'attacher, mais répugnant à la feinte, ou même à l'accommodement. C'est peut-être la plus belle et grande leçon qui restera de ce moraliste immoral: être soi-même, travailler à se connaître pour être soi-même avec plus de plénitude, repousser la contrainte du dehors pour défendre l'intégrité du dehors pour défendre l'intégrité absolue de sa personne (fût-ce au prix d'expériences dangereuses), enfin, se montrer aux autres tel que l'on est et non tel que l'on pourrait paraître. Je suis d'avis qu'il alla trop loin dans cette voie difficile, où il faut, avec du courage, un peu d'impudeur.

L'auteur de *Si le Grain ne meurt* et de *Corydon* s'est révélé publiquement, jusque dans l'intimité de sa vie sexuelle. On l'en a beaucoup blâmé. Il y a toujours assez d'hypocrites pour venger à bon marché la morale outragée quand un homme que rien n'y oblige découvre ses tares. On pardonnait à Gide de saper les bases mêmes de la société: cela, c'est permis à un littérateur. On l'a traité de corrupteur quand il a fait l'aveu spontané de son vice, en contestant que ce fût un vice. Cependant, et François Mauriac l'a bien dit, il ne pouvait faire de prosélytes que parmi les convaincus ou les prédisposés. Ne jetons pas la pierre à qui s'accuse, même s'il tente ensuite de se justifier. Admirons plutôt qu'il ait osé pousser si avant le souci de rejeter tout masque.

Sa curiosité intellectuelle était extrême. Elle n'apparaissait que fugitivement dans certaines œuvres, elle se montre en plein jour dans les souvenirs et la correspondance. Tout l'intéressait de ce qui est humain et vivant il faisait usage de tout. Cet homme, qu'on a trop volontiers décrit comme un égotiste pur, replié dans la contemplation de soi-même, avait les yeux perpétuellement ouverts sur le monde et sur ses semblables. Ceux-ci, il ne s'occupait pas de les juger, il essayait de les comprendre, de discerner leurs mobiles, de sonder leur cœur, d'expliquer leur conduite, surtout quand elle semblait mystérieuse, ou bizarre. Il fut un psychologue averti et subtil, adroit à surprendre les secrets, à démonter les rouages invisibles.

L'inquiétude, la lutte ardente et sans merci, entre des forces contraires, partagèrent cette âme manichéenne. Sans l'obscur et lancinant appel vers le bien, Gide eût été un épicurien paisible; autant dire qu'il aurait perdu en route le message dont il était porteur. Sans l'attrait du malin, les invitations démoniaques, il eût glissé peut-être vers un art qui trouve sa fin en soi. Tirillé, déchiré, il fut ce qu'il devait être: sa grandeur est dans son déséquilibre.

*

Comme écrivain, André Gide est du tout premier rang: il avait le sens de la poésie, de la belle prose. Il s'insère dans la tradition française, qui retient moins de noms qu'on ne pense. Oh! je sais bien que des puristes ont pu relever dans ses écrits certaines faiblesses, voire certaines fautes. Mais Gide avait le sens profond, intime, du style — ce qui est plus important que de n'avoir jamais péché contre la grammaire ou la syntaxe. Il écrivait bien, naturellement. Comparez une page de ce maître avec le galimatias pseudo-mystique d'un Claudel ou l'amphigouri neurasthénique

d'un Proust: vous avez, avec Gide, la clarté, la lucidité, l'aisance, la rigueur élégante, la propriété des termes, la beauté de l'image.

Les hommes de ma génération ont connu André Gide par les Nourritures terrestres parues au temps de notre naissance, mais qui ne furent vraiment connues en Suisse que peu avant la guerre de 14. Quelle brise rafraîchissante ce fut, et quel étonnement, quelle révélation! Depuis lors, nous avons tout lu; et l'écrivain qui nous charmait, nous enchantait, nous déconcertait tour à tour, sans jamais nous lasser, ne nous a pas fait de mal. Il nous a mis soudain en face de nous-mêmes. Il nous a incités à réfléchir, à discuter ce que nous admettions sans contrôle, à renier peut-être. Il nous a aidés à lutter contre le conformisme imbécile et peureux. Combien de fois, dans ses incertitudes et ses contradictions, nous avons reconnu les nôtres

Je n'ai que peu approché André Gide: trois ou quatre fois. J'ai de lui trois lettres, dont deux sont de simples billets, et quelques livres dédiacés. Mais de fugaces rencontres ont suffi pour qu'à jamais je retrouve, dans sa gravité, en pleine vie, ce beau visage finement sculpté, marmorréen, attique, dont les ans n'avaient pas effacé la jeunesse éternelle.

O maître bien-aimé, goûtez enfin cette paix que vous avez tant souhaitée et dont vous avez deviné, avec nous tous, que ce monde ne peut pas la donner!

Léon Savary.

Un Destin . . .

(paru dans «Le Figaro» du 20 février 1951.)

Si comme l'enseignait M. Singlin à Pascal «la plus grande charité envers les morts est de faire ce qu'ils souhaiteraient que nous fissions s'ils étaient encore au monde», nous devons épargner au grand écrivain qui vient de passer à la vie éternelle les flagorneries funèbres. C'est sa gloire que de ne s'être jamais relâché, durant toute une vie, dans son effort pour demeurer sincère envers lui-même. Nous ne maquillerons pas cette dépouille. Et si mauvais chrétien que nous soyons nous-même, c'est un chrétien, comme il l'aurait souhaité et attendu, que nous allons méditer devant son cercueil. Nous ne feindrons pas d'avoir mal compris l'enseignement redoutable de l'immoraliste, — redoutable pour lui, mais pour nous aussi dans la mesure où nous l'aurons écouté. Si ce que les chrétiens croient est vrai, Gide sait aujourd'hui ce que chacun de nous saura bientôt. Que sait-il? que voit-il? Quand Lamennais fut mort, son frère errait autour de La Chesnaie en gémissant: «Féli, Féli, où es-tu?»

Car Gide fut très différent de l'image que beaucoup se faisaient de lui: il fut le contraire d'un esthète, l'écrivain le plus éloigné de «l'art pour l'art», un homme engagé à fond dans une certaine lutte, dans un certain combat. Il n'a pas écrit une ligne qui n'ait prétendu servir la cause à laquelle il s'était donné.

Quelle cause? Elle s'établissait sur deux plans: le plus apparent, le plus scandaleux aux yeux du monde, tendait non pas seulement à excuser, mais à légitimer, et même à recommander un certain amour. Ce ne fut pas le pire: Gide n'a convaincu que ceux qui l'étaient déjà. Je